

Lettres teintées d'orange

Cher Zacharie

Ça fait longtemps, n'est-ce pas? Tant d'années ont passé... Pourtant rien ne change. Je t'aimais et je t'aime toujours. Tu le savais, mais tu faisais mine de rien. Je sais maintenant pourquoi. Je te voyais désinvolte. Tu riais si souvent, j'aimais ton rire. Je crois que c'est de ton rire dont je suis d'abord tombée amoureuse. Ton visage se métamorphosait. Tu ressemblais à un poème. Je riais aussi. Et tu riais toujours de mes regards tendres, de mes signes désespérés. Tu disais que le monde était à toi. Mais, en vérité, le monde t'effrayait. Tu n'osais pas prendre ma main, alors que je la tendais sans cesse. Tu m'as fait pleurer, tu sais. Bien sûr que tu sais. Tu savais et ça te tétanisait encore plus. Tu riais encore le soir de mon premier baiser. Pas avec toi. Tu riais, moi je voulais que tu pleures. Ce baiser n'avait pas de goût. Tu riais le jour où Marc a pris ma main. Tu es venu me voir pour me dire que c'était bien pour moi. Tu ne comprenais donc rien? Ou peut-être que tu comprenais trop bien. Marc me tenait la main il y a encore trois ans. Tu te souviens, nous allions souvent nous promener les quatre, dans le parc, l'été. Il y avait toi, Sophie, Marc et moi. Sophie, avec son nez retroussé et ses airs hautains. Je détestais ces promenades. J'aimais être près de toi, je détestais être avec elle. Et puis, il y a eu un jour de trop. Il y avait tellement de vent, les feuilles mortes tourbillonnaient, les artistes étaient mélancoliques et moi je tenais fort la main de Marc pour pas qu'il ne s'envole. Nous marchions en tenant nos chapeaux. Mais le mien s'était envolé. Tu as couru pour le rattraper, moi je t'ai suivi. Le chapeau nous narguait, toujours plus vite, toujours plus haut. Nous courions en riant. Tu as attrapé ma main. J'ai arrêté ma course. Toi aussi. Nous nous sommes regardés et tu m'as embrassé. Je croyais que ce serait le plus bel instant de ma vie, ce fut le contraire. J'éclatai en sanglots, tu riais en me caressant les cheveux. Marc et Sophie sont arrivés, tu leur as dit que mon chapeau avait disparu et que je pleurais parce que c'était mon préféré. Marc s'est précipité pour me prendre dans ses bras et me jurer qu'il m'en rachèterait un plus beau encore. Je l'ai serré très fort pour pas qu'il ne s'envole. Dès cet instant, je me suis juré de ne jamais quitter Marc et de t'oublier. Nos chemins se sont séparés. Marc m'a menée jusqu'à l'autel, je l'ai accompagné dans son dernier soupir. Il y avait lui, mais il y a toujours eu toi. Tous les jours j'ai espéré te voir arriver sur ton cheval blanc, me libérer de ma tour. Je t'aime, Zacharie, mais, à huitante-trois ans, des espoirs on en a plus. Par contre j'ai des volontés. Tu me connais, que mes volontés soient faites. Je veux te revoir, Zacharie. Je veux une dernière fois entendre ton rire, peut-être effleurer ta main et puis c'est tout. Juste retrouver ce frisson. Fais-moi ce

cadeau. Je ne te demande rien de plus que de m'offrir ton sourire pour l'emporter dans les nuages.

Je suis désolée, si tu es encore avec Sophie, de l'avoir décrite ainsi. Mais tu sais, les années m'ont offert la franchise. Je ne m'en passe plus. Je sais, si seulement elle m'était venue au bon moment, peut-être que nos enfants viendraient boire le thé le dimanche après-midi pour ensuite aller se promener dans la forêt. Que veux-tu? Faut croire que les films américains c'est pas pour nous. Adieu les violons, nous c'était la trompette, la fête et le glas.

Je suis sûre que toi aussi tu as envie de vertiges. Finir en beauté. Je ne te demande pas l'amour, juste le bonheur. Le bonheur de savoir qu'une fois dans ma vie j'aurais senti mon cœur battre autrement que dans le désir.

Ludivine

Chère Ludivine,

Je suis désolé pour le décès de Marc. Je l'aimais beaucoup. Je me souviens de ces promenades au parc. Il était vraiment magnifique. Il y régnait une atmosphère magique, des parfums si doux. Je ne me souviens pas de celle que vous décrivez dans votre lettre. Tout cela est si loin. Je suis marié avec Sophie, en effet. Nous nous aimons. Aussi vous demanderais-je de ne plus me contacter.

Salutations, Zacharie

Cher Zacharie,

Le soleil se couche, la lumière de l'appartement se fait rare, je n'ai jamais aimé celle des ampoules. Mais la nuit n'est pas encore là, les nuages sont oranges. Non, roses. Non, violets... Non, gris. C'est fini, le soleil s'est couché. Toute la journée on croit qu'il restera toujours et tout à coup il se couche. C'est beau et c'est court. Un coucher de soleil. Ensuite c'est la nuit. Mon ciel est teinté d'orange, Zacharie. Le tien aussi. Ça devait finir par arriver, on ne peut pas toujours courir après des chapeaux. L'horizon se couvre peu à peu.

Je connaissais ta réponse avant même de coller le timbre. Et finalement, tu as raison. Reste tranquillement chez toi, couvres-toi bien surtout. Ne prend pas froid. Je contemplerai seule mes derniers coucher de soleil. Contrairement à toi je suis sereine. Je suis en accord avec mes envies et mes rancœurs. Je caresserai tranquillement nos albums photos.

Hier, Baptiste est passé. C'est mon fils. Il a un bon travail, tu sais. Et puis sa femme est très belle. Ses enfants sont grands, ils font tous des études, comme je suis fière. Je suis sûre que tes enfants sont très beaux eux aussi. Finalement, nos désillusions s'effacent rien qu'en les regardant. Baptiste avait un regard attendri, presque las. Je sais ce qu'il pense, il se dit que ma vie n'a ressemblé à rien d'autre

qu'à celle d'une pauvre femme au foyer. Il me caresse la main, il veut espérer que je mourrai sans regrets. Grâce à cette lettre, c'est le cas. Tant pis si tu ne veux pas m'offrir quelques battements de paupières.

Je me demande si tu es toujours aussi beau. As-tu conquis le monde?

Ludivine

Chère Ludivine,

J'écris dans le secret de mon bureau, le même où j'élaborais mes plans pour une vie splendide. Il y a 60 ans. A présent, les factures s'y entassent. J'y pense et mon ventre se serre... Non, il ne me suffit pas de regarder Camille pour me dénouer. Camille, ma petite-fille, on avait fini par ne plus y croire. Sa mère, Jeanne, ne nous a pas offert que des bonheurs. Elle a les cheveux courts, Ludivine. Elle ne travaille pas, elle court. Partout, partout. Parfois, elle vient nous voir, elle nous embrasse sur le front. Je vis, papa, c'est beau, maman. J'essaie de lui dire que ce n'est pas une vraie vie. Camille n'a même pas de père, elle court partout, partout avec Jeanne. Elle dit qu'elle aime les hommes pour aller danser. Un jour, elle verra tout ce qu'elle a fait de mal. Oui, c'était peut-être moi, il y a longtemps, mais j'ai changé. Profondément. Plus que tu ne l'imagines. J'ai fini de rire, Ludivine, je n'ai plus vingt ans, je sais ce qui est important. Ce qui est important c'est de serrer Sophie, c'est de balayer le perron, c'est de nettoyer ses lunettes. C'est regarder le ciel se teinter de fuchsia.

Je suis désolé, mais il m'est impossible de vous revoir. Sachez que je garde un tendre souvenir de vous. Saluez Baptiste, de la part d'un vieil ami.

Zacharie

Cher Baptiste,

Vous ignorez qui je suis alors je me présente, du mieux que je peux, parce que j'ai tendance à m'éparpiller. Je m'appelle Jeanne, mon père est mort. Il s'appelle Zacharie. Et j'ai débarrassé son bureau, amas de banalités et de trésors. Je l'ai toujours considéré avec méfiance, vous savez, lui qui semblait se cramponner à ses principes. J'ai rapidement senti qu'il m'empêcherait de respirer. Ma mère? Ses phrases se tiennent sur une page A4. Respirer. Alors je suis partie. Loin, très loin, vous n'imaginez pas à quel point. J'ai goûté tous les airs. En me disant que tous les horizons valaient mieux que ceux qu'on m'offrait quand mes cheveux étaient encore longs. Je les ai coupés parce qu'ils me bouchaient constamment la vue. Je voltigeais et m'enivrais. Est-ce que j'ai aimé? Par-ci, par-là. Deux ou trois promesses sans fond. Et la somme: Camille, 10 ans. Mais tout ça vous vous en fichez, n'est-ce pas? Revenons-en donc au but.

J'ai débarrassé le bureau de mon père, j'y ai trouvé ces lettres, celles de votre mère et celle de mon père. L'aveu de sa faiblesse qu'il n'a jamais envoyé, que votre

mère ne lira jamais. J'ai appris sa mort, je vous présente mes sincères condoléances. J'aurais tellement aimé la rencontrer. Bizarrement, votre mère, en plus de la deuxième lettre, a mis dans l'enveloppe la première réponse de mon père. Comme pour lui renvoyer sa lâcheté à la figure. L'absurdité de sa réponse, l'absurdité de cette vie de prudence. Finalement, ils étaient tous les deux lâches. Mais pas en même temps. La synchronisation, elle manque souvent dans ces histoires de cœur. Et c'est ainsi qu'on écrit les plus beaux drames de la littérature. De l'Histoire.

Depuis que j'ai lu ces correspondances, je me dis que ma vie aurait pu être toute autre si... S'ils avaient vécu ensemble. Non, c'est bête, s'ils avaient été ensemble, nous ne serions pas là, vous et moi. Nous serions dans un présent hypothétique. Vous croyez aux mondes parallèles? Pardon, ce n'est pas le sujet.

Vous savez, je m'applique pour avoir un beau verbe, une prose noble. Ne pas écrire comme je parle, pour que vous ne jetiez pas la lettre. Ma lettre.

Votre mère voulait revoir mon père. Et maintenant, je veux vous rencontrer. Juste pour voir quelques photos de Ludivine, pour vous montrer le visage de mon père. Parler de nos enfances parallèles qui ignoraient que le destin aurait bien aimé faire autrement. Amenez votre femme si ça la rassure, si ça vous rassure. Mais j'espère que vous aurez compris la morale de ces lettres, j'espère que vous aurez compris que se rassurer ne mène à rien. Rien, mis à part un beau coucher de soleil, apparemment paisible.

Jeanne

Chère Jeanne,

Il est évident que cette lecture m'a beaucoup touché. Remué. Bouleversé. C'est toute une vie qui est remise en question. Et pas seulement celle de ma mère. Vous savez, on se construit sur des bases. Toujours on les croit solides. C'est vital. Et un jour on descend chercher le courrier, on ouvre l'enveloppe en sortant les tranches du toasteur, on a dans les mains des feuilles de papier qui ne sont ni des publicités, ni des factures. On commence déjà à être perdu. On lit ces mots de rien qui ne racontent rien d'autre que des cœurs qui battent le plus normalement du monde. Mais, nous, on se sent pris de vertige. C'est... comment dire... c'est comme entendre un chat aboyer. En beaucoup moins drôle. Oh, c'est beau. Oui, c'est beau. Je devrais être heureux de savoir que ma mère est morte sereine. Mais de réaliser qu'elle n'a jamais vraiment aimé mon père... C'est quelque chose de troublant. Voilà, c'est le bon adjectif. Troublant.

Avant, on partait en vacances dans une maison, dans le sud de la France, c'est de là que venait mon père, Marc. Il ne faisait pas si chaud à cette époque. On se prélassait gentiment sur la terrasse. On invitait des amis pour prendre l'apéro. Le

pastis, vous savez. Et puis il se rallonge, pas à l'eau, oh non. Les gorgées s'espacent et on finit avec une assiette devant soi. On parle, on rit, les cigales chantent. On pense que la vie ne devrait jamais être autrement. Vous savez. Il y a les étoiles, la mer, les amis. Ça ressemble à un cliché. Ça n'en est pas un. Comment un sentiment pourrait-il être un cliché? Je me souviens que c'était ma mère qui savait le mieux apprécier ces instants. Elle affichait un sourire béat. Et je me disais que j'avais tellement de chance d'avoir une mère heureuse. D'avoir une famille soudée. Vous savez? Non, vous ne savez pas... Et maintenant, j'y repense. Je la revois, les yeux dans le ciel. Je la revois et c'est le nom de Zacharie qui résonne. Et j'ai l'impression tenace qu'il résonnait aussi dans la tête de ma mère. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'en regardant le ciel, elle espérait y voir arriver Zacharie. Zacharie. Mes certitudes s'écroulent sous le poids de ce nom.

Je sais ce que vous allez dire. Vous allez dire qu'au fond il ne s'est rien passé entre eux. Que votre père ne l'a jamais revue et qu'il ne le voulait pas. Vous allez me reprocher de tout mettre sur lui. Lui qui est mort. Comme ma mère. C'est bien ça le plus tragique. Ces lettres ouvrent une plaie. Et le dialogue qui la cicatriserait est impossible.

En effet, il n'y a rien eu. Mais j'ai toujours cru que ma mère avait été fidèle à mon père, en esprit également. Cette histoire c'est... A quoi bon mettre des mots sur quelque chose qui ne relève que de la révolte?

Mais ce n'est pas ça qui m'attriste. J'aimerais tellement qu'elle me raconte tout, ne pas avoir que ces bribes. Les mots ne sont pas pareils quand ils sont sur une table ou quand ils sont sur une lettre. Comprendre. C'est tout. Je suis sûr que j'aurais pu m'y faire. Plus rapidement, je veux dire. C'est un double deuil à faire à présent. Vous voir m'aidera sûrement à les surmonter. A mieux comprendre. Un peu.

Baptiste

Jeanne est assise au fond du café. Elle a choisi le coin le plus calme, pour que les mots soient le plus juste possible. Elle porte une jolie robe bleue. Elle l'a choisie en se disant que Baptiste était peut-être très beau. Et puis elle s'est souvenue qu'il était, elle s'est dit que ce serait bizarre, en plus il est marié. Mais elle a gardé la robe, parce que, vraiment, elle trop jolie dedans. Et puis peut-être que le serveur... Elle espère que Baptiste apportera des photos de Ludivine. Elle espère aussi qu'elle sera belle, cette femme. Elle déteste être déçue.

Troisième café. Il n'est pas en retard. Elle est en avance. Elle aime bien sentir l'ambiance d'un lieu avant d'y... vivre. Elle devrait chercher du travail au lieu de toujours courir vers le point de fuite. Mais elle se dit que, ici et maintenant, elle a

envie de rencontrer ce Baptiste, de se remémorer ces souvenirs qui n'existent pas. Parce que, mine de rien, c'est aussi un deuil.

Il entre. Il est beau et il lui semble reconnaître comme une petite blessure dans ses yeux. Mais c'est juste pour ce faire un roman. Dans sa tête. Parce que c'est plus drôle. Parce qu'en fait elle ne voit rien, mais qu'elle aimerait bien.

-Vous êtes Jeanne?

-C'est écrit sur ma carte d'identité.

-Alors nous voilà. Ici. Pour fermer la boucle.

-Pour écrire la dernière lettre.